

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 28 MAI 1850.

No. 73.

Ce que pensait Chateaubriand sur l'avenir de la France. Lettre écrite par lui en 1831.

[Notre Correspondant Lyonnais nous a transmis l'intéressante lettre qui se lit ci-après, en la faisant précéder des quelques lignes que voici:]

J'ai pensé que la lettre suivante écrite par un si grand homme, qui a donné de bonnes preuves de longue clairvoyance, vous intéresserait. Les hommes que Dieu a placés et maintenus sur les hauteurs du génie, voient loin dans l'avenir; tandis que le vulgaire n'admire en eux que le triomphe du talent et son éclat si fugitif, ils passent souvent au-dessus de nos têtes, comme des précurseurs, qui seuls peuvent apercevoir et annoncer l'orage montant à l'horizon. Ils jettent sur nous leurs oracles et ces oracles tombent, hélas! impéris. Plus tard, quand le temps et les catastrophes leur ont donné raison, nous ramassons ces feuilles inspirées et nous nous émerveillons de la vérité de ces prédictions dédaignées si longtemps.

Ainsi fut Chateaubriand. Le dernier prophète des âges modernes est couché dans sa tombe. Pour honorer les guerriers, qui sont tombés noblement, on conduit leur cheval de bataille, on porte leurs armes à la suite de leur cercueil. Mais ainsi pour le dernier preux de notre littérature chevaleresque, pour le vieux patriarche de notre gloire poétique; portons sur son tombeau isolé toutes les insignes de gloire qui lui reviennent. En 1831 après nos premières épreuves, il écrivit une lettre sur son avenir. Vivante révélation de notre lugubre présent, qu'elle augmente encore la gloire de son *royaume* expiré, et que chacun en puisse enfin tirer un tardif enseignement. Voici cette pièce étonnante telle quelle est consignée dans le 2e volume de la *Revue Européenne* imprimée en janvier 1832. Il est heureux qu'elle ait 18 ans de date, c'est une authenticité incontestable.

Décembre 1831.

M. M. les rédacteurs de la *Revue Européenne*.

Lorsque vous me fîtes l'honneur de m'envoyer à Genève le 1er N° de votre *Revue Européenne*, j'avais quitté une solitude Rappée à l'improvisiste sur le champ de bataille où vous défendez si bien des principes sacrés, je n'ai pu ni vous remercier encore, ni vous dire ce que je pense de votre noble et courageux entreprise. Je vous félicite d'abord de vos conquêtes. Lorsqu'on voit des hommes célèbres associer leurs noms aux vôtres, on ne peut trop bien augurer des succès que méritent votre caractère et vos talents.

Il est arrivé, Messieurs, à la jeunesse française ce qui arrive aux générations existantes dans les temps de crises; chacun se décide selon son penchant. Jus qu'au moment de la révolution de Juillet, cette jeunesse marchait ensemble au combat, les rangs serrés. Après le combat, elle s'est divisée en trois parts; la première, conséquente dans sa conduite, pleine de générosité et d'ardeur, mais peu nombreuse, a suivi le mouvement progressif; la seconde, infidèle à ses doctrines, s'est précipitée dans les antichambres ou dans les places pour devenir la matière commune des centres futurs; la troisième, celle à laquelle vous appartenez, Messieurs, est demeurée solitaire; elle ne s'est laissée entraîner ni au mou-

vement ni au pouvoir, gardant son indépendance, conservant du passé la religion, du présent les lumières, de l'avenir les espérances mêlées de crainte et de doute.

Si, comme autrefois, il se formait des écoles et que l'âge fut une autorité, j'oserais me flatter, messieurs, de vous avoir pour disciples. Vous avez connu l'alliance de la religion et de la liberté. Je suis persuadé qu'il n'y a d'autre vérité fondamentale dans le monde que la vérité chrétienne, et vous êtes de mon opinion. Au delà de ce cercle il n'existe rien, et si elle pouvait être abandonnée, la société retomberait dans le chaos.

Quelques esprits voltairiens restent encore, avec d'autres esprits qui ne se sont jamais occupés de philosophie; pour les uns et les autres le mot de christianisme ne réveille que des idées moqueuses ou absurdes, un chrétien leur paraît un imbécile ou un fourbe. Mais si, les sortant du cercle étroit où ils renferment le christianisme, vous les faites entrer dans l'espace immense des doctrines humaines, si vous leur demandez comment, sans la vérité chrétienne dans ses trois rapports, intellectuel, moral, et politique, ils expliquent la nature de Dieu, de l'homme et de la société, non seulement ils ne savent que répondre, mais ils ne vous comprennent plus; ils vont nient des mystères religieux pour les remplacer par des mystères de déisme, d'athéisme, de matérialisme, cent fois plus difficiles à admettre que la doctrine de la chute et de la rédemption.

Lois d'avoir un avantage sur nous, c'est donc nous qui en avons un sur eux, car nous entrons dans leur système, et ils n'ont pas une idée que nous n'ayons. Mais eux ils ne peuvent nous suivre dans les régions de la lumière évangélique; ils ne peuvent savoir comment le monde politique et historique, matériel, s'est monté dans le monde moral et intellectuel chrétien; comment, depuis 1800 ans, une vérité incarnée dans l'Orient est devenue l'axe sur lequel a tourné la sphère sociale. Ce n'est donc pas notre vue qui est bornée, c'est la leur: nous apercevons tout ce qu'ils aperçoivent, ils ne voient pas tout ce que nous voyons.

Je n'ai fait, messieurs, qu'ébaucher dans ces *Études Historiques* le vaste sujet de la société chrétienne; explorateur d'une mer dont toutes les plages n'étaient pas sondées, j'ai reconnu quelques uns des détroits qui conduisent à un autre océan. C'est à vous, jeunes navigateurs, à prendre ma tâche ébauchée, à l'accomplir ce qui se trouve au-delà des passages que j'ai indiqués. Déjà vous avez recherché ce que deviendra le monde après la transformation qui s'opère. Vous laissez chanter des hymnes à ceux qui ont immolé tout un peuple, la chrétienne et héroïque Pologne, à leur existence d'un jour, à ceux qui s'applaudissent de n'avoir trouvé dans le mouvement de Lyon la trace d'aucun parti, assez myopes pour ne pas y voir l'impuissance radicale de l'autorité présente. Vous riez de ces hommes qui font de chaque avanée un honneur; de chaque défaite une victoire; vous ne pensez pas que la monarchie d'argent des docteurs et fermiers généraux de la révolution de Juillet, soit l'âge d'or de Saturne et de Rhée. Mais ce que vous ignorez c'est que la monarchie usurpatrice de 1830, marquée au front du sceau de la réprobation divine coulera un

jour dans la république.—Que les diverses oppositions placées au dehors du gouvernement aient admiré l'ordre établi dans le désordre, par les ouvriers, à Lyon, cela se conçoit; mais que messieurs les gens de ce gouvernement soient eux-mêmes tombés en extase, qu'ils n'aient pu comprendre cet ordre les traits, que cet ordre annonçât la fin d'une société et le commencement d'une autre société, la chose est étrange! Les ministériels sont entrés en jouissance de la beatitude politique, à la vue de ces ouvriers qui avaient chassé une garnison, forcé les gardes nationaux à se dépoiler de leur habit, suspendu l'impôt, obligé à opérer contre eux en hiver, avec une dépense considérable, le déplacement d'un corps de vingt mille hommes; de ces ouvriers qui avaient fait du préfet leur secrétaire, qui distaient aux fabricants des conditions; de ces ouvriers qui négociaient, envoyaient des ambassadeurs, traitaient d'égal à égal avec la monarchie de Philippe; certes, ces bons ministériels ont le cœur aussi pacifique que l'esprit ouvert. Il faut remonter douze siècles en arrière pour trouver dans un autre ordre de faits quelque chose de semblable à ceci, alors que les barbares imposaient des tributs aux empereurs, et que ces empereurs, dont l'orgueil égalait la dégradation, appelaient Attila: un général Hun à la solde de l'empire romain.

Si la commotion de Lyon n'a fait éclater aucun parti en France, à qui les quasi légitimistes doivent-ils ce bonheur?

A nous, hommes d'opposition de toutes les opinions, qui exerçons quelque pouvoir sur les opinions populaires; à nous qui ne cessons de déclarer dans nos écrits que nous ne voulons ni guerre civile, ni guerre étrangère au profit de nos doctrines; à nous qui, tôt ou tard, prétendons faire triompher ces doctrines par la seule force de la raison; à nous qui découvrions les brouillons et les intrigants; à nous qui loin de pousser au désordre les masses attachées à nos drapeaux, ne sommes occupés qu'à les contenir. Avec un peu de justice, le juste milieu devrait nous remercier, et il nous insulte; quand il nous doit la paix de la France, il se figure dans la misère de sa vanité, que cette paix est l'ouvrage de sa sagesse et de sa colère. Au surplus, le mot de l'ennemi a été déviné de tout le monde. Si le mouvement de Lyon eût été politique, il eût emporté la quasi légitimité, les ministres, serviteurs, espions et consorts. Ce mouvement n'a été que social; il ne s'agit que des fondements de la société. Dieu s'est bien battu des mains! Ce juste milieu est stéré pour quelques jours; il aura le temps de manger encore, par anticipation, un autre budget de quinze cents millions; il aura le temps, avant de s'en aller, de signer entre les mains de l'étranger et de l'anarchie, la reddition de la gloire française et la capitulation de tous les pouvoirs de la société.

Vous avez très bien remarqué, messieurs, qu'il n'appartient ni à la terre ni à la doctrine de créer la France nouvelle. Une société prise d'assaut et égarée par des terroristes, comme une garnison en passe au fil de l'épée, ne laisse rien après elle pour la reconstruire. La doctrine est impuissante à fonder, parce que les principes d'une société morte ne trouvent plus leurs analogues dans une société vivante. Il y a des espèces de vérités qui périssent dans le monde moral, comme il y a

des races d'animaux qui disparaissent dans le monde physique; on n'en recueille que de curieux débris bons à placer sous verre dans un cabinet d'histoire intellectuelle.

Si les saints-simoniens, au lieu d'inventer une religion, ou sans dogmes, ou accolés à quelques uns des dogmes philosophiques cent fois ressautés, étaient remontés au christianisme apostolique; s'ils avaient prêché la liberté, l'égalité, la pauvreté, l'émancipation complète de la religion, ils auraient eu les plus grandes chances de succès. Cependant, au milieu de la bouffonnerie de leurs papes et de leurs papesses, il faut reconnaître que leur doctrine de la propriété peut aller loin; les mots *voisins* et de *travailleurs* ont de la portée, et la foule les entend. Deux faits sont évidents aujourd'hui. L'un dans la société générale Européenne, l'autre dans la société particulière française. Dans la société européenne, moins révolutionnairement avancée que la société française, la royauté et l'aristocratie périssent; celles-ci sont principalement attaquées par nos institutions. Imaginer que les souverains et les nobles de la Russie, de l'Allemagne, de la Prusse, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre même, conservent la richesse, les honneurs, le pouvoir, tandis qu'au centre de la civilisation existera une monarchie démocratique, parlante, agressive et influente comme la nôtre, c'est folie. Que ces souverains et ces nobles s'endorment ou fassent semblant de s'endormir aujourd'hui, ils n'en essayeront pas moins tôt ou tard sur nous la conquête pour leur sûreté; voilà pourquoi les voix du juste milieu et l'épouvante de la guerre témoignaient l'un génie si étroit et d'un cœur si peu haut après les journées de juillet; en reculant ou a fui un danger presque imaginaire alors, pour mettre notre avenir dans le plus éminent péril.

Le fait relatif à la société française est l'invasion prochaine et rapide de la propriété. On s'aperçoit aujourd'hui que la hiérarchie des rangs était la barrière qui défendait la hiérarchie des fortunes! La légitimité abattue, l'aristocratie des rangs détruite parmi nous, l'aristocratie de la propriété devient le point de mire comme sous un feu de bataillon quand la première ligne est tombée, la seconde offre la poitrine à l'ennemi. Il y a dans la propriété tous les degrés que l'on remarquait dans l'aristocratie; la grande propriété, la moyenne propriété, la petite propriété, représentent la haute noblesse, la seconde noblesse et les cadets avec la cape et l'épée. Au train que nous y allons, les fermiers demanderont bientôt au possesseur du sol pourquoi ils labourent les friches, tandis que lui se promène les bras croisés; pourquoi ils n'ont qu'une blouse de toile, tandis qu'il porte une redingote de laine. La propriété industrielle n'est pas plus à l'abri que la propriété territoriale. Faites donc aujourd'hui, après l'affaire de Lyon, que le fabricant soit le maître dans sa fabrique, que ces ouvriers ne lui demandent pas si bon leur semble, d'entrer le samedi en partage des profits de la semaine! Faudra-t-il établir une garnison de 20,000 hommes dans chaque ville manufacturière, et mettre un soldat en faction auprès de chaque aune de ruban ou de drap? Mais, que dis-je, faites donc que vous soyez roi, ministre et le reste, sinon pour rire et tant qu'il plaira à votre wish. Un temps viendra où l'on ne concevra

pas qu'il fut un ordre social dans lequel un homme comptait un million de revenu, tandis qu'un autre homme n'avait pas de quoi payer son diner. Un noble marquis et un gros propriétaire paraîtront des personnages fabuleux, des êtres de raison. Au surplus quand chaque citoyen cultivera lui-même les deux ou trois arpens de terre nécessaires à la nourriture de sa famille, quand on en sera au partage égal de la propriété et de l'intelligence, quand toutes les jouissances de luxe et de l'esprit, spectacles, fêtes, imaginations, présie, auront péri sous l'assommoir de la raison, quand aucune grande entreprise, aucun grand mouvement ne pourra ni se former, ni s'élever à cause du nivellement des fortunes et de l'indigence du fisc, quand les émulations et les passions même seront éteintes dans la douce médiocrité du foyer domestique et la communauté des femmes et des maris, quand on n'aura plus que des petits et non des enfants, alors la société jouira d'une félicité incomparable! Dicu merci, je me serai sauvé parmi les morts, des mauvais jours! On peut aimer l'ennui, y vivre comme le poisson dans l'eau, et c'est ce qui m'arrive; mais encore faut-il que cette eau ne soit pas trop profonde.

La société religieuse, messieurs, ne suivra pas cette progression; elle se transformera comme le chef divin à la fois sa source et son symbole, mais elle ne disparaîtra pas pour toujours, parce que son principe est la vie sans terme. Le christianisme commença dans les catacombes, perça la terre pour monter dans les temples, élargit la vérité philosophique retenue prisonnière depuis trois mille ans dans ces temples, se répandit avec elle dans les villes, gagna les campagnes et s'étendit de proche en proche sur le globe. Aujourd'hui il se reploie, quitta peu à peu la foule, rentre les églises, d'où il descendra dans les catacombes pour en sortir de nouveau.

J'ai vu Jérusalem et Rome, j'ai entendu les diverses sectes chrétiennes entonner leurs cantiques autour du saint sépulchre, non loin du Jourdain, dans la terre des miracles, au milieu des ruines des siècles; j'ai vu les hymnes chantées aux tombeaux des saints apôtres, au bord du Tibre, parmi les cercueils Césars et les chusés des martyrs, et j'ai senti ce qu'il y avait à la fois de transformable et d'éternel dans le christianisme: un tableau surtout est resté dans ma mémoire.

Le 16 avril 1829, j'assistais à Rome, au *Miscere* du jeudi saint, dans la chapelle Sixtine. Le jour s'affaiblissait, les ombres faisaient disparaître par degrés les fresques des voûtes; on n'apercevait plus au fond du sanctuaire que quelques traits du pinacelle Michel-Ange dans le jugement dernier. Les cierges tour à tour éteints laissaient échapper de leur lumière étouffée une fumée légère, image assez naturelle de la vie qui s'évapore et que l'Écriture compare à une *petite vapeur*; les cardinaux étaient à genoux; le nouveau pape, Pie VIII, qui devait bientôt mourir, était prosterné au même autel ou, quelques semaines avant, j'avais vu son prédécesseur, Léon XII. La prière de pénitence et de miséricorde, succédant aux exclamations du prophète, s'élevait par intervalle dans le silence et dans la nuit. Rome chrétienne était là avec tous les souvenirs; mais au lieu de ses pontifes puissants, de ses prêtres qui déposaient les monarques, un pauvre vieux pape paralytique, des princes de l'Église sans

FEUILLETON.

M. DE FALLOUX.

(EXTRAIT DES "TRIBUNS"—BIOGRAPHIES PARLEMENTAIRES.)

[Notre Correspondant nous écrit de Lyon:]

J'ai sous les yeux une intéressante publication qui a pour titre: "Les Tribuns." Le respectable auteur de cet ouvrage se cache sous le pseudonyme de Trimalcion. Sans parler de l'élégance du style, le grand mérite de ce livre est qu'il est écrit avec la plus grande impartialité. Le nom de notre très honoré compatriote, M. de Falloux, a souvent paru sous vos yeux. Vous vous êtes, sans doute, pris de belle sympathie pour ses grands talents et ses non moins grandes vertus. Je vais donc pour vous être agréable vous initier à quelques détails intéressants de sa vie en copiant textuellement ce que j'ai lu. C'est Trimalcion qui va parler.

Je rencontrai pour la première fois M. Alfred de Falloux, en 1832, chez un de nos amis dans un château d'Anvergne. Il avait alors 22 ans. C'était un grand jeune homme ayant d'excellentes manières, et dont la physionomie un peu sévère était empreinte de cette bienveillance serene que donne l'habitude de la bonne compagnie. Un regard assuré et qui ne manquait pas de douceur, de grands traits, un

front bien développé, une tenue simple et de bon goût, une gaieté tempérée, un organe plein et bien accentué, une intuition merveilleuse, une appréciation fine, une érudition déjà plus que suffisante, beaucoup de discrétion et toujours de l'urbanité de haut ton, un langage facile et quelquefois pittoresque sans prétention à l'élégance, souple, concis, mais laissant deviner beaucoup selon Pégasus, tout annonçait déjà dans M. de Falloux l'homme distingué. En y regardant de plus près, il eût été facile d'y deviner l'homme d'État futur sous l'intérieur de l'homme du monde. Le ministre perçait; Pécrivain se faisait sentir. L'auteur prédisait... moi, je ne vis pas très clair dans tout ceci, je me dis en moi-même: Voilà certainement une nature fort bien douée, il y a là de l'avenir, mais lequel. Ce n'est ni un poète, ni un artiste, bien que je lui eroie le sentiment de l'art très développé; ce n'est point un militaire, bien que je ne doute nullement de ses qualités comme homme de cœur; ce n'est point un abbé, quoique je sois sûr qu'il est très convaincu, très tranchement religieux; ce n'est point un magistrat, bien qu'il ait de la gravité et des diplômes de licencié en droit; probablement... c'est un diplomate, repris-je tout à coup; M. de Falloux sera un jour ambassadeur.

J'avais conclu et me sentais très soulagé. Il n'y a rien de charmant comme d'avoir une opinion arrêtée sur les gens, même une opinion fautive. On part d'un point nommé et l'on manœuvre en conséquence. Pour mon compte, ce me destinant nullement à la diplomatie,

je n'avais rien à attendre de M. l'ambassadeur, mais je me sentais à l'aise d'avoir découvert qui il était ou qui il serait. En conséquence, partant de cette idée, je me mis à regarder dans l'avenir la carrière brillante de M. de Falloux ambassadeur, occupant l'Europe dans de fort belles chaises de poste, échangeant de capitale au gré de son gouvernement; discutant les points de prépotence avec des ministres étrangers; communiquant des notes au cabinet de St. Petersburg, ou à Londres, recevant des cordons et des plaques de divers souverains, et dans l'occasion (ce que je lui envoie beaucoup plus) de gracieux sourires de la part des souverains.—Mon ambassadeur ainsi trouvé, nommé et accrédité, je quittai l'Anvergne. Quelques mois après, comme le monde à Paris, j'y rencontrai M. de Falloux. Je persistai dans mon idée d'ambassadeur plus que jamais. De longues années se succédèrent.

Un jour, j'appris, en Italie, que M. de Falloux avait été nommé député dans son département. "Raison de plus, me dis-je, il aura son ambassade." Quand? je n'ensais rien. Sans quel régime? je le sais encore moins. Mais, fort enclenché de connaître la tenue de M. l'ambassadeur à la chambre des députés, je recherchai dans les journaux ce qu'il pouvait dire à la tribune du parlement. D'après ces malheureuses feuilles publiques qu'il est difficile de se procurer régulièrement à l'étranger, l'éloquence de l'orateur diplomate, selon mes idées, ne me parut pas éblouissante. Je remarquai dans ses discours, cependant, une

méthode, un *ordo*, une division un peu systématique, si vous voulez, mais qui en somme prouvait un esprit réfléchi et une sévérité intelligente d'économie. Aristote me parut glorieux outre mesure. Comment ne pas pressentir, dès ce moment là, le futur grand maître de l'Université? Eh bien! je le dis à ma honte, je ne vis rien de vrai, ni de probable encore, je n'entendis à prédire l'ambassade de M. de Falloux.

De retour en France, un hasard m'apprit ce que je n'aurais pas dû ignorer. Mais quel homme de lettres, quel artiste lit jamais les œuvres de ses amis! Je découvris que mon ambassadeur avait publié deux livres d'histoire. Ceci commença à renverser un peu mes idées. *La Vie de saint Pie V* et *l'Histoire de Louis XVI* étaient donc sorties avec un brillant succès de la plume de M. de Falloux. Il est bien entendu que je me procurai ces deux ouvrages toujours avec un but de monomanie, avec l'idée obstinée de chercher à découvrir, soit dans le fond des idées, soit dans la forme, dans le coloris du style, les preuves irrécusables que M. de Falloux était né sous l'étoile de la diplomatie et qu'il était prédestiné à une ambassade. Mais que me dit *Pie V*? Mon historiographe est un chrétien sincère, fort éclairé et fort impartial. C'est en outre un écrivain de style et un penseur. Au milieu des schismes ardents du XVIIe siècle, il s'est fait théologien, abordant de front la controverse, et discutant avec la logique chaleureuse d'un dialecticien des meilleurs temps. Mais, chez lui, le catholique n'étouffait pas le philosophe,

et comme il est avant tout de son siècle, après l'exposé et le développement des principes de l'esprit de l'époque dont il parle, après avoir démontré les conséquences rigoureuses amenées par les mœurs, les faits accomplis, les périls et les nécessités du temps, il résume les débats, remonte des effets aux causes, explique la forme figurée du catholicisme aux derniers jours du moyen-âge, et résume la question avec l'orthodoxie d'un philosophe chrétien du XIXe siècle. Je remerciai *Pie V* et je fermai le livre.

Quant à l'histoire de *Louis XVI* elle est trop populaire pour que j'en parle ici. Ainsi donc M. de Falloux était devenu historien! C'était fort heureux pour lui, mais fort contrairement pour moi. Je l'avais connu ambassadeur, et je tenais à la voir poursuivre cette carrière bon gré, mal gré. On peut revenir d'une erreur sans trop de dépit; mais renoncer à une chimère avec laquelle on a longtemps vécu!—Quoi qu'il en soit, je ne cherchai point à revoir M. de Falloux. J'avais juré de n'aller qu'à ses soirées à St. Petersburg, à Vicence ou à Londres.

La révolution de février éclata et fit sauter le trône de la monarchie de Juillet. Chacun de nous salua la république avec plus ou moins d'enthousiasme. Pour mon compte, je ne désespérai pas un instant de l'avenir de la France, et j'y crois plus que jamais aujourd'hui. Voici le suffrage universel fonctionnant avec ses quarante mille rouges dans les quarante mille communes du territoire français. La Constituante sort de l'urne électorale et vient